

Jean Ducreux est un écrivain membre de la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques), de l'U.E.R.A. (Union des écrivains Rhône-Alpes Auvergne), du collectif lyonnais Ecriture Plurielle, et des associations ligériennes « Mots et Couleurs de la Loire » et « Lire à Saint-Etienne ».

Label Editions RPF
Les Romans Policiers du Forez

Du même auteur

Pharaon 1923 (Avril 2019)

(Histoire d'une malédiction)

Trilogie « Des Crimes & Des Routes »

Le Héros de la RD 311 (T1, novembre 2017)

ISBN : 9791035920364

Le Fantôme de l'A72 (T2, novembre 2018)

ISBN : 9791035921347

La Disparue du Chemin des Tourettes (T3, novembre 2019)

ISBN : 9791035914646

JEAN DUCREUX

LE HEROS DE LA RD 311

Des Crimes & Des Routes
Tome 1

Ce récit est purement fictionnel.
Toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des
personnes existantes ne saurait être que fortuite.

Edition 2021.1 (I)
© Jean Ducreux 2017-2021
<http://www.ducreux.fr>

Merci à mes vaillantes primo-lectrices :
Françoise, Christine, et Pauline.

Prologue

Victime de la Route

La Porsche Cayenne bondit hors de la route, resta suspendue dans l'air, puis laboura l'herbe comme un taureau enragé, avant d'être aspirée par le fouillis du taillis, dans un sinistre froissement de tôle, frôlant, tordant et brisant les branches en fin de cortège.

Le motard quitta la chaussée lui aussi et posa pied à terre. Il mit calmement son énorme engin sur béquille. C'était une Harley Davidson Heritage Softail Classic de 2007, à deux places. Homme et machine dessinaient une silhouette massive sur le soleil couchant. La chaleur était encore étouffante en ce jour de juillet.

Un meurtre parfait est chose difficile, pensait-il. Est-il plus facile à réaliser quand il est pleinement justifié ? Quand on a l'intime conviction que la victime mérite le sort qu'on lui destine, et que personne – au fond c'est bien le problème – ne fera le boulot à votre place ? Le hasard est-il censé jouer un rôle ? Peut-il aider le meurtrier dans son entreprise, comme cela semblait être le cas ? Voilà les pensées qui traversaient son esprit avant qu'il n'arrête sa moto au bord de l'asphalte.

Il voyait distinctement l'épave depuis la route. Elle reposait dans une ravine étroite encadrée par la végétation. Il ôta rapidement son casque et ses gants, les posant à ses pieds, et se laissa glisser le long de la pente d'une dizaine de mètres au fond de laquelle la Porsche, immatriculée dans la Loire, s'était échouée. Le moteur huit cylindres tournait gentiment, la transmission automatique miraculeusement revenue à son point mort. Elle ronronnait, calmée après son embardée et sa sortie de route, l'avant piqué dans le talus adverse, le

milieu à cheval sur un ru peu profond qui avait tempéré son ardeur, et l'arrière sur la berge, qui n'était qu'un talus de quelques centimètres. La carrosserie était couverte de branchages, d'herbe et de terre arrachée à la ravine. La radio de bord braillait des airs français niais – un pléonasme – indifférente au chaos ambiant. On entendait le ruisseau, qui chantait en contrepoint.

Il fit un pas de plus, ses bottes pataugeant dans l'eau vive. Il vit l'homme affalé sur le volant, inerte, de petits binocles curieusement perchés sur le côté du nez, une bouche aux lèvres excessivement fines. Tout son visage était raffiné. Voilà donc à quoi ressemblait le monstre, de près ! Il constata qu'il n'y avait pas beaucoup de sang dans l'habitacle, malgré la violence du choc. Les taches les plus impressionnantes étaient celles qui s'étaient envolées et déposées au plafond et sur l'airbag, dont une partie était encore gonflée. Le conducteur pouvait avoir une cinquantaine d'années, et portait beau. Il était vêtu d'un costume de bonne facture, dont la manche gauche arrachée pendait pitoyablement. Son poignet marquait un angle droit par rapport à son avant-bras.

C'est simple, se dit-il, s'il est mort, c'est le destin, et on n'y peut rien. S'il vit, il faudra qu'il meure sans plus attendre. Le tout était de savoir comment. Après, il aurait terminé sa mission.

Le motard frappa contre la vitre, et l'autre ne réagit pas.

Il fit une moue d'hésitation. Pourquoi cette voiture avait-elle quitté la route ? La lumière du soir commençait à décliner, mais il faisait plus de trente degrés, sans trace de vent, et il transpirait abondamment. Sous la Porsche se répandait une flaque d'un liquide trouble et luisant. Un jet spastique l'alimentait, depuis les tréfonds du puissant véhicule. Le taureau agonisait dans l'arène. Et il en était le

matador. Une odeur d'essence flottait dans l'air surchauffé. Pourquoi n'avait-il pas emporté des allumettes ou un briquet ?

Le conducteur se redressa soudain, secouant sa torpeur, et regarda le motard, plein d'espoir. Il essaya de rejeter loin de lui l'airbag, qui l'avait probablement sauvé d'une mort certaine. Mais son poignet gauche refusait de bouger, stupidement inerte. Ses yeux se firent implorants. Il appuya sur un bouton, et la vitre de sa portière s'abaissa. « Aidez-moi ! », fit-il dans un râle. Mais, il sembla soudain le reconnaître, lui. Et son faciès se tordit en une expression d'incrédulité.

Cette réaction décida le motard à agir. Ainsi, ce salopard était encore vivant ?

Avant qu'il n'ait pu prendre une décision, le ciel entendit sa prière. Une étincelle embrasa la flaque d'essence au sol. La flamme se fraya un chemin dans l'herbe, jusqu'à l'eau. Le motard tenta de se cacher le visage, sans succès. Il recula et s'affaissa par terre. Une boule de feu enveloppait le véhicule.

Il se releva en se frottant le visage. L'air sentait maintenant les cheveux brûlés. Ses cheveux ? Il se releva prestement. La Porsche était posée sur l'eau, telle une grosse mouche. Le bas de caisse dégageait une énorme vapeur d'eau, comme pour se défendre des flammes. Mais le feu avait atteint l'habitacle, croissant en intensité alors que s'éteignait le jour.

Le conducteur réussit à s'extraire du fatras de son airbag, malgré son membre cassé. Il ouvrit la portière de quelques centimètres, prêt à se libérer. Ses traits affichèrent un espoir insensé, jusqu'à ce que le motard arrive à sa hauteur, et le repousse à l'intérieur d'un geste déterminé. Il le condamnait. Mais de quel droit ? Il était une sommité médicale ! Personne n'avait le droit de faire une chose pareille ! Le feu faisait rage, et avançait depuis les sièges arrière, jusqu'au volant. Il

commença à crier, et pointa légèrement sa tête à l'extérieur de la portière. La musique de bord cessa. La rivière suspendit son cours. On n'entendait plus que les flammes et l'effroi.

Mais soudain, la porte du conducteur s'ouvrit à nouveau, pour un baroud final.

Alors, le motard s'approcha, et plaqua fermement ses mains sur la portière surchauffée, que l'autre tentait de pousser. Malgré la douleur, il maintint sa pression. Le conducteur donna une impulsion désespérée sur ses pieds, et passa le haut de son corps par la fenêtre. Le motard lâcha le métal, pour remettre la tête et les épaules de sa victime à l'intérieur, avec des gestes posés. Puis il regarda le feu dévorer la bête, le regard vide. Le conducteur eut rapidement les bras rouges et des cloques apparurent progressivement sur son corps. Il criait de tout ce qui lui restait de vie. Puis ses yeux se fermèrent, cédant à la fournaise. Mais sa bouche resta ouverte, dans une expression de terreur glaçante.

Satisfait, le motard se recula de quelques mètres pour échapper à la chaleur du bûcher, qui devenait intenable. Mais soudain, le véhicule explosa, le soufflant et le laissant inerte au sol. Derrière lui, tout en haut du talus, des gens arrivaient à la rescousse, en dévalant tant bien que mal la pente qui menait au ruisseau. L'un d'eux tenait en main une torche électrique, dont le rayon dansait un ballet insensé dans le crépuscule naissant.

Le motard ouvrit un œil, essaya de se redresser. Il se dit alors qu'il avait été pris à son propre piège. Rien ne s'était déroulé comme il l'avait souhaité, depuis cette sortie de route, qu'il n'avait même pas prévue. La Porsche n'avait pas freiné. Le conducteur aurait dû frapper le gros chêne en bordure de la départementale 311, et puis c'était tout. Et lui serait déjà loin, disparaissant dans la nuit comme un vengeur

masqué. Il était très fatigué. C'était ça, le karma ? Sa vie était-elle donc écrite comme ça ? Ou bien était-ce plutôt le destin de sa victime ?

Il était loin de se douter que le hasard qui l'avait si bien servi allait le rattraper d'une tout autre manière. Et ne plus le quitter.

Il perdit conscience et se laissa avaler par le néant. Il fit un rêve étrange où les conducteurs freinaient avant de quitter la route, percutaient des arbres intraitables aux troncs massifs, et mouraient sur le coup sans qu'il faille les griller vifs, comme des homards.

Chapitre 1

Un Héros Malgré Lui

1.

A la rédaction stéphanoise de La Tribune Le Progrès, Esplanade de France, Loubna Ammasri leva les yeux de son clavier, hésitant avant d'appuyer sur la touche « entrée ». L'accident de la RD 311 ferait l'objet d'une brève dans le Progrès de Lyon. L'article en ligne serait tout de même accompagné d'une photo couleur de Charly Champion montrant la carcasse calcinée. Le texte lapidaire était signé « L. Simon ». L'édition papier suivrait le surlendemain.

Loubna relut une nouvelle fois la suite de caractères qui s'affichaient sur l'écran de son PC.

Saint-Martin-en-Haut : le véhicule s'embrase après la sortie de route, le conducteur périt carbonisé.

Un automobiliste est décédé dans un accident survenu ce samedi soir près de La Carrière. Il était 21h20 quand cet automobiliste a perdu le contrôle de son véhicule alors qu'il circulait sur la RD311 entre Saint-Martin-en-Haut et Saint-Symphorien-sur-Coise. Le véhicule a quitté la route et violemment percuté une série d'arbustes, à proximité du Garage Augoyat, puis s'est immédiatement embrasé, avec le conducteur à son bord. L'incendie a ensuite provoqué l'explosion du véhicule, au volant duquel se trouvait un chirurgien lyonnais réputé, le Docteur Jean-Marie Probst, dont les secours n'ont pu que constater le décès. Il était selon les premières constatations seul à bord. En raison de la canicule, les pompiers du SDIS du Rhône à Saint-Martin-en-Haut ont également dû éteindre un début de propagation du feu à des

taillis situés en bordure des terres agricoles du Gaec de la Chèvre. Initialement coupée sur une voie, la circulation a été complètement rétablie trois heures après l'accident.

C'était un article minable, se dit-elle, et son lot quotidien. Du haut de ses vingt-neuf ans, elle refusait de signer de son nom ces faits divers à trois sous relayés par des correspondants locaux et nourris d'autres détails savoureux glanés auprès des services de la gendarmerie. Simon, le nom de jeune fille de sa mère, convenait mieux. Elle gardait le nom du père pour des écrits plus nobles, ou bien des piges pour Libé, le Parisien, ou encore ses fugaces apparitions au débotté sur les écrans de France 3 Lyon.

Mais ce papier, routinier plus que navrant, l'amusait et l'intriguait. D'abord par un détail ironique qu'elle avait failli inclure dans son formatage. On était en été, et les sapeurs-pompiers de Saint Martin en Haut organisaient ce soir-là leur événement annuel de veille du 14 juillet : moules-frites en prévente, feu d'artifices et concert gratuit. Les rangs des soldats du feu présents en caserne étaient donc clairsemés. L'événement attirait en masse les populations locales, ainsi que les services de secours des communes voisines, dont les collègues de Saint-Symphorien-sur-Coise. L'accident ayant eu lieu entre ces deux communes des Monts du Lyonnais, des pompiers en uniformes et des pompiers fêtards, accompagnés des inévitables badauds et curieux de circonstance, s'étaient rués en masse, de part et d'autre, sur la Départementale 311, causant un attroupement regrettable en bordure de route, et un accrochage de peu d'importance entre plusieurs véhicules civils. Les bières artisanales des Saint-Martinois n'étaient peut-être pas étrangères à ces écarts de conduite. Voilà pourquoi il avait fallu plus de trois heures pour rétablir la circulation sur la D 311.

Ce qui piquait sa curiosité, c'était un autre détail transmis par Marie-Lise Fayard, la correspondante du Progrès sur place. Elle prétendait qu'un bon samaritain avait risqué sa vie pour extraire le conducteur de l'habitacle avant que le véhicule n'explose. Elle ne connaissait pas l'identité du sauveur improvisé. Le fait avait été avéré par les gendarmes avec qui Loubna avait parlé au téléphone. Un *biker* présent sur les lieux avait eu les mains et le visage brûlés. L'homme avait été transporté à l'Hôpital Nord de Saint-Etienne. Sa moto était remise sur le parking de la gendarmerie de Saint-Symphorien-sur-Coise. L'homme avait trente-huit ans, et se nommait Luc Carvalet. Il habitait Feurs, et travaillait à l'Aéroclub de Chambéon, dans la Loire, en tant qu'instructeur de vol.

Loubna réajusta sa queue-de-cheval à mi-hauteur, et regarda le bureau désert, et sombre, autour d'elle. Les veilles de 14 juillet étaient toujours meurtrières. Devait-elle ajouter un sinistre accident mortel sans saveur et sans empathie déclarée à la longue liste de tous les autres, ou bien magnifier ce qu'elle avait sous la main ? Aussi, plutôt que de rentrer chez elle, elle se remit à l'édition de son fait divers, pour qu'il devienne plus exemplaire et moins prévisible.

Loubna Ammasri était une idéaliste. Elle était impatiente, et avait l'énergie pour déplacer des montagnes, si elle l'avait pu. Elle était belle, avec ses cheveux de jais et sa peau mate, et savait en user et en abuser. Elle était à moitié beur, et savait s'en servir également, quand les circonstances l'exigeaient, et qu'elle pouvait en tirer profit. Sinon, elle restait sur son quant à soi, et observait le monde, alerte comme une joueuse d'échecs qui doit planifier son prochain coup dans une partie de blitz, ou comme un serpent qui attend le moment de fondre sur sa proie. Elle était froide, mais de ces froideurs prêtes à incendier le monde. Sa détermination cachait une passion brûlante.